

NéCROU

Periode 1986-1998

VERONIQUE DECROP



(Véronique Decrop 1986 camp de KAO I DANG/photo Stéphane Rousseau)

JEAN-MARC DOUAY

Jean-Marc Douay

NÉCROU

*Une femme seule dans l'après-génocide khmer rouge, qui transforme
la poussière des camps en lumière*

© Jean-Marc Douay, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9530-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 – Le retour des Khmers au Cambodge

Le jour se levait à peine sur le camp de réfugiés khmers de Site 2.

Une brume fine glissait entre les baraquements de bambou.

Les bus alignés attendaient, moteurs ronronnant, chargés à craquer de familles et de valises de fortune.

Des enfants, les yeux encore gonflés de sommeil, serraient des paquets de vêtements contre eux. Les départs étaient quotidiens – chaque matin, à l'aube, un convoi de réfugiés quittait le camp vers le Cambodge.

Ce jour-là, c'étaient les derniers : les grands handicapés, paraplégiques, tétraplégiques, amputés.

Le père Ceyrac, silhouette droite ignorant l'âge, se tenait à côté de Véronique Decrop, surnommée ici NÉCROU.

Autour d'eux, la poussière soulevée par les pneus formait un voile ocre.

Ceyrac tourna vers elle son visage de poulbot ridé.

— Nous devons les accompagner, dit-il simplement. Elle acquiesça.

Ils montèrent dans l'un des derniers bus.

Les moteurs grondèrent, les passagers s'accrochèrent aux barres, les roues s'enfoncèrent dans la terre rouge.

Le camp s'éloigna, lentement avalé par la lumière naissante.

Ils roulèrent des heures, traversant la frontière, longeant les plaines inondées et les villages reconstruits à la hâte.

En fin de journée, ils atteignirent Battambang.

À l'hôpital, Ceyrac demanda au directeur :

— Quel est votre programme pour les grands handicapés ?

Le directeur éclata de rire :

— Un programme ? Il n’y en a pas ! Les grands handicapés ne survivent pas au Cambodge.

Le silence tomba.

Véronique sentit dans ses mains la colère et l’impuissance mêlées. Cette phrase, d’une cruauté tranquille, résonnerait longtemps.

A ce moment-là, quelque chose se fissura en elle.

Elle comprit, sans vraiment se l’avouer, qu’elle allait devoir s’installer au Cambodge. Oublier son projet de devenir réalisatrice de cinéma.

Elle se doutait bien que le retour des réfugiés serait un gouffre – pas une délivrance.

Le pays était exsangue, les terres minées, les corps brisés.

Elle les regardait, ces hommes et femmes sans jambes, aux béquilles de bambou, ces silhouettes qu’on hissait dans les camions avec précaution, et elle se sentait défaillir, comme si le poids du monde lui retombait sur les épaules.

Elle n’avait plus qu’une envie : dormir.

Dormir pour oublier, dormir pour ne plus penser.

Partout où elle pouvait déployer son hamac, elle s’y glissait, s’endormait aussitôt, la tête vide, le corps à bout.

Le sommeil la prenait comme un anesthésiant, brutal, sans rêve.

Et chaque fois, il y avait la mère de Mala – ce jeune élève blessé par une grenade dans le dos à Site 2 – qui s’approchait d’elle, l’air inquiet, et lui secouait doucement le pied.

Elle murmurait :

— « Réveille-toi, Nécrou. Ce n’est pas une attitude normale. »

Alors Véronique ouvrait les yeux, hébétée, la gorge nouée.

Elle souriait pour la rassurer, mais au fond, elle savait : quelque chose venait de basculer.

Le Cambodge l'avait reprise, sans un mot, sans promesse, simplement parce qu'elle ne pouvait plus le quitter.

Le lendemain, elle quitta le convoi humanitaire.

Elle voulait voir par elle-même, retrouver les siens, comprendre ce qu'étaient devenus les anciens élèves de son école de dessin dans le camp de Site 2.

Dans les camps de transit, où les réfugiés restaient quelques jours avant de regagner leur province, elle retrouva deux visages familiers : Yao et Thouk.

Les deux garçons, désormais jeunes hommes, l'attendaient avec un mélange d'émotion et de pudeur.

— Tu nous as retrouvés, dit Yao, la voix un peu rauque.

— Non, c'est vous qui m'avez retrouvée, répondit-elle avec un sourire fatigué.

Ils sortirent du camp ensemble, à pied, sous un soleil déjà lourd.

Yao et Thouk devinrent ses guides.

Elle avait bien quelques adresses, griffonnées dans un carnet, mais très vite elle comprit que cela ne servait à rien.

Les familles avaient bougé, les noms avaient changé. C'était le bouche-à-oreille qui ouvrait les chemins.

Ils prirent la route du nord.

Des bus brinquebalants, des tuk-tuks essoufflés, des camions surchargés ; parfois, ils marchaient des heures sur des pistes rouges.

Chaque village, chaque halte, était une enquête.

Certains reconnaissaient le nom de Nécrou – la maîtresse de Site 2, celle qui faisait dessiner les enfants à l'école de dessin.

D'autres haussaient les épaules, indifférents.

À Sisophon, elle retrouva un premier élève.

Puis un autre à Kompong Thom.

Chaque fois, la même émotion, la même histoire de fuite, de perte et de survie. Petit à petit, un fil invisible se retissait : celui de la mémoire commune.

Un soir, alors qu'ils logeaient dans une pagode, Nécrou écrivit dans son carnet :

« Où êtes-vous Roat, Payla, Math, Lock, Chunlee, Thy, Sareth, Vutha, Lao, Deth, Paply, Ha, Savoem, Duat, Bandol, Bun Chen, Sary, Danet, Reuth, Kunna, Sopheareth, Vat Hak, Sim Sou Yong, Tan Pothy, Seng Sophearoat, Phal Kunna, Yoeun Kouan, Râ, Mey Muy, Sa Luen, Chea Iao, Soat, Mey Muy, Proeun Reth, Pueut, Som Thy, Hem Chey, Ron, Lâch Thy, Men Vireak, Koeut Lôam, Khôl Khe, Hem Danet, Na Reuth, Yuon Yœurk, Sopheup, Sân, Ty Prench, Kheav Sary, Prak Ny, Ham Pich, Mey Muy, Yœun Chris... »

Quelques jours plus tard, ils décidèrent de descendre vers le sud, vers Prey Veng.

Yao pensait qu'un autre camarade, Sareth, vivait là-bas, près de la frontière vietnamienne. La route serpentait à travers les plaines inondées, les palmiers, les buffles plongés dans la vase jusqu'au ventre.

Le pays semblait respirer lentement, comme s'il pansait encore ses plaies.

Le matin, la brume flottait sur les rizières.

Les trois voyageurs avançaient à pied, les sandales pleines de boue, les yeux plissés contre le vent chaud.

Chaque pas soulevait un peu de terre rouge – non plus celle des camps, mais celle du retour.

Le vent du matin portait l'odeur du riz et des palmiers.

Au bout du chemin, un destin les attendait.

Le chapitre suivant en tiendrait la promesse.

Chapitre 2 – Sareth

Le jour se levait à peine sur la campagne de Prey Veng, au sud du Cambodge, près de la frontière vietnamienne.

La brume flottait encore au-dessus des rizières, comme un voile de coton posé sur l'eau dormante.

Dans un hameau perdu, quelques cabanes en bambou s'accrochaient aux diguettes de terre, fragiles comme des nids d'oiseaux au bord de l'eau.

Sous l'un de ces toits de chaume, Sareth grelottait. Étendu sur une paille rugueuse, il serrait ses bras maigres contre son torse brûlant.

La fièvre l'avait gagné depuis trois jours, et chaque respiration lui coûtait un effort douloureux. Ses lèvres desséchées murmuraient des mots sans suite, ses paupières battaient comme pour chasser un sommeil trop lourd.

Sa mère, assise à côté de lui, avait les traits tirés, les yeux rougis par la fatigue.

Elle trempait sans cesse un chiffon dans une jarre d'eau tiède pour en rafraîchir le front de son fils, mais la chaleur revenait toujours, implacable.

Elle murmurait des prières aux esprits des ancêtres, la voix tremblante.

Dans un souffle, elle pensa : il faudrait aller à la clinique... Mais elle savait aussi ce que cela voulait dire – payer.

Et elle n'avait rien. Son mari était mort depuis longtemps, emporté par la guerre, et il ne lui restait que ce fils, son dernier souffle de vie.

À l'entrée de la cabane, un vieil homme aux cheveux blancs se tenait dans la lumière du matin.

Il regarda longuement le garçon, puis dit d'une voix grave :

— Nécrou le cherche. Elle est dans la région avec Yao et Thouk.

La mère releva la tête, interdite.

Le nom résonna en elle comme une étincelle. Tout le monde connaissait

Nécrou, la Française qui, dans le camp de Site 2, avait ouvert une école de dessin pour les enfants.

On disait qu'elle était revenue au pays pour retrouver ses anciens élèves, leur donner une chance de continuer ce qu'ils avaient commencé là-bas.

Sareth, malgré la fièvre, entendit le nom.

Ses yeux s'ouvrirent, immenses dans un visage amaigri.

Son souffle était court, mais la volonté l'animait encore.

Il se redressa péniblement, vacillant.

— « Je dois y aller », murmura-t-il.

La mère voulut le retenir, mais déjà il s'était levé.

Ses genoux tremblaient, ses mains cherchaient appui sur les parois de bambou.

Il franchit le seuil, étourdi par la lumière.

Son vieux vélo l'attendait contre le mur.

Il posa une main tremblante sur le guidon, grimpa sur la selle et, malgré la douleur, appuya sur les pédales.

Le vélo grinçait à chaque tour de roue.

Derrière lui, la voix de sa mère se perdit dans le vent.

La piste de terre rouge s'étendait devant lui, bordée de palmiers et de champs d'eau. Chaque mètre gagné était une lutte contre le vertige.

Des oiseaux s'envolaient à son passage, le ciel vacillait au-dessus de lui.

Il pensa qu'il tomberait, mais une image s'imposait obstinément : Nécrou – ce nom qui résonnait comme une seconde mère.

Plus loin, sur cette même route, Nécrou avançait, flanquée de Yao et de Thouk.